

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

CHAPITRE IV

Le khamsin.—Caravane perdue dans le steppe.—La fuite de Gilping.—L'izba de Tcherni-Chug.—Le stranniki—Trahison.—Les mines d'Iérolaw.—La chasse à l'homme.—La mort d'Ivanowitch.

La première partie du voyage à travers la mer de verdure, ainsi que les Cosaques appellent le steppe, s'accomplit assez paisiblement. La petite troupe se composait de trente-deux personnes, dont vingt Tabountchiks, et un Cosaque du Volga, appartenant au kerem de Westchine, qui servait de guide ; les autres personnes sont suffisamment connues du lecteur pour qu'il soit inutile de les énumérer. Tel qu'il était, et pourvu d'armes perfectionnées, ce groupe d'hommes pouvait se faire respecter des petites hordes, qui sillonnent sans cesse l'immense plaine à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux ; mais il n'eût pu lutter avec certaines tribus nomades, qui, comme les Kirghizes, pouvaient mettre jusqu'à trois mille chevaux en ligne ; aussi nos voyageurs avaient-ils décrit, en prenant plus au sud, un arc de cercle qui devait les conduire au lac de Voronoje, en évitant la route postale qui était aussi celle des caravanes.

Après une station de vingt-quatre heures au mir de Hauska, le dernier de la contrée, nos voyageurs pénétrèrent dans la mer sans eau ; les provisions fraîches du wagon avaient été renouvelées, et chaque cheval de recharge avait reçu une outre en peau contenant cent litres d'eau. C'était suffisant pour atteindre l'Oural, si rien ne venait contrarier la traversée. On était sur le départ, lorsque le chef du village, qui depuis la veille avait fait tous ses efforts pour engager le prince Westchine à changer son itinéraire, vint le trouver avec un vieux Tabountchik du nom de Stenko.

—Puisque Votre Excellence, lui dit-il, persiste à suivre cette route dangereuse, voici un de mes bergers que je l'engage à accepter comme guide ; nul homme ne connaît mieux cette partie du steppe maudit, qui à chaque coup de vent dans les endroits sablonneux, change de configuration.

—Que dis-tu de la proposition, Melloff ? demanda le prince en se retournant du côté de son Cosaque qui se trouvait à quelques pas.

—Le starchine a raison, monseigneur, répondit Melloff ; je connais le steppe, mais quatre yeux valent mieux que deux, et il y a plus de sagesse sous la chevelure blanche du vieux Stenko, que dans la jeune tête du fils de mon père.

—Voilà qui est parlé, Melloff, fit le prince d'un air satisfait, et je m'en souviendrai !... Merci, starchine, j'accepte ton offre, et Stenko n'aura pas lieu de se repentir des services qu'il pourra nous rendre.

—Que le Bog—le Dieu russe—vous assiste, monseigneur ! mais vous allez traverser la mer sans eau dans un bien mauvais moment.

Le prince ayant donné le signal du départ, le vieux Stenko, monté sur un de ces petits chevaux infatigables des plaines de l'Aral, prit la tête de la colonne avec Melloff, et deux heures après on atteignait le désert, où les chevaux, convenablement entraînés, prenaient ce galop allongé des élevés en liberté, qui ne fatigue ni la bête ni le cavalier. Ils devaient fournir de cette façon vingt-cinq à trente lieues par étape, et comme les voyageurs n'étaient guère éloignés de plus de quatre-vingt lieues du lac de Voronoje, leurs prévisions de l'atteindre en trois jours étaient des plus réalisables.

Dès les premières heures cependant une difficulté s'éleva, à laquelle nul n'avait par hasard songé, quoiqu'elle fût facile à prévoir. Bien que l'aimable Pacific, sec et nerveux comme un véritable roussin des montagnes, se fût piqué d'amour-propre, et eût parfaitement tenu tête aux étalons kirghizes, à la première halte faite pendant quelques minutes seulement pour se rafraîchir, le pauvre John Gilping déclara qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps cette allure.

Que faire en une telle occurrence ?

Ralentir la marche de façon que Gilping pût suivre, il n'y fallait point compter, on eût mis une quinzaine de jours à franchir le steppe, et cela équivalait à l'abandon des projets si laborieusement conçus.

On songea bien à installer le malheureux Gilping dans le wagon, mais cette pensée dut être abandonnée aussitôt que conçue. Ce véhicule enlevé par six vigoureux chevaux toujours au galop, était une voiture russe, non suspendue, bondissant comme un mouton sur le sol et faisant, à la moindre aspérité, des sauts de trente à quarante centimètres ; l'homme le plus robuste n'y eût pas résisté une heure.

Chacun était là, hésitant et n'osant indiquer le seul parti que l'on pût logiquement adopter, lorsque Gilping prit sur lui de le proposer lui-même. . . .

—Gentlemen, dit-il avec cette orgueilleuse naïveté anglaise qui se croit tout permis envers les gens du continent, les races perfectionnées ont perdu en résistance physique ce qu'elles ont acquis en force morale et en intelligence : je ne pourrai pas plus accomplir ce tour de force de faire vingt-cinq à trente lieues par jour, que de jongler avec des poids de cent kilos à la foire.

Mis au courant par Olivier, des nombreux travers d'esprit du bonhomme,

le prince Westchine se contenta de sourire en lui répondant courtoisement :

—C'est convenu, milord, à chacun ses aptitudes.

—Je suppose, gentlemen, que vous venez de faire une très saine appréciation de nos respectives situations. Oui ! positivement, un pair d'Angleterre n'a que faire de commettre sa dignité dans une pareille aventure.

En prononçant ces paroles, John Gilping regardait d'un air courroucé les Tabountchiks, sur les lèvres desquels errait un sourire moqueur bien pardonnable, le pauvre diable ayant fait une partie de la route couché sur Pacific, et les deux bras rivés autour du cou de l'animal. L'impossibilité où il se trouvait de rester assis, lui avait fait adopter cette posture aussi comique qu'originale.

—Que comptez-vous faire alors, mon cher Gilping ? intervint Olivier.

—Retourner au mir de Hauska dont nous ne sommes pas très éloignés, puisque nous apercevons à l'horizon la ligne de verdure qui borne le district, et de là me rendre au lac de Voronoje avec un guide, en suivant la voie la plus courte. Tout seul, je n'ai rien à craindre des nomades. Qui oserait, du reste, toucher à un citoyen anglais !

Ce projet reçut l'approbation générale. En reprenant la route des caravanes que la petite troupe avait délaissée pour ne pas tomber aux mains des Kirghizes fondoyés par Ivanowitch, Hauska n'était pas à plus de vingt lieues de l'Oural, et Gilping pouvait, sans se fatiguer, arriver à Voronoje presque en même temps que ses amis.

Les cantines du lord prédicant, ainsi que sa caisse de Bibles, furent extraites du wagon et placées sur un cheval, que le prince Westchine mit à sa disposition ; et Gilping, s'étant réinstallé sur Pacific, la selle capitonnée d'un cousin protecteur, reprit au pas le chemin de Hauska, accompagné de Tom, le nègre du capitaine Rouge, que ce dernier lui avait prêté avec plaisir. C'était une vieille connaissance d'Australie que le noble lord avait préféré à tous les Tabountchiks du prince, parmi lesquels il eût pu choisir son serviteur.

Délibérés de ce souci, nos voyageurs reprirent leur course à travers le steppe avec une nouvelle ardeur. Olivier était en proie à une extraordinaire émotion : avant de quitter Astrakan, il avait reçu de la princesse Maria Féodorovna un de ces rares petits billets qui, depuis deux ans, venaient de temps à autre lui dire : *Courage et espoir !* Mais cette dernière missive était plus explicite que les autres : il y était dit que la jeune princesse atteignait sa majorité dans six semaines, et qu'elle attendait son fiancé à Saint Pétersbourg pour cette époque, afin d'aller tous deux se jeter aux pieds du tzar et lui demander de faire cesser l'exil de leur père.

On doit comprendre quels sentiments divers agitaient le jeune comte ; dans quelques jours, le dernier acte de ce drame émouvant allait se jouer dans les steppes solitaires de l'Oural, et bien que son courage fût à la hauteur des circonstances, il ne pouvait se défendre de sérieuses appréhensions.

Il se rendait à un duel terrible, duel à mort, auquel nulle courtoisie, nulle générosité ne devait présider, et dont son rival avait, depuis plusieurs mois, préparé le terrain à son avantage. Quels obstacles allait-on être obligé de surmonter ? et quels adversaires allait-on être contraint de combattre ? Redoutable inconnu que le prince lui-même ne pouvait dégager ; nuit profonde dont rien ne pouvait percer l'obscurité. Quand deux armées vont se rencontrer, elles connaissent à peu près leur force numérique, leurs moyens d'action, la valeur des généraux qui commandent des deux parts. Rien de semblable en cette circonstance ; on allait bravement à l'aventure, comme une avant garde qui se jette à corps perdu en pays ennemi ; la seule chose dont on ne pouvait douter était que la lutte ne se terminerait, cette fois, que par l'anéantissement complet d'un des deux partis.

À voir l'œil enflammé, les narines frémissantes du capitaine Rouge, on comprenait les multiples sentiments qui l'agitaient, et quel âpre désir de vengeance devait lui éteindre le cœur. . . . Cet homme, dans un jour de sublime audace, avait rêvé la conquête des trois mondes : de l'air, de la terre et des eaux ; il avait appelé à lui la science, et, à force de patience et de génie, était parvenu à conquérir, à discipliner cette puissance mystérieuse et universelle, source inépuisable de mouvement, de lumière et de vie, qui féconde l'insondable infini et qu'on appelle l'électricité. . . . Et cet homme avait construit, après dix ans de patience, de souffrances et de travaux incessants, un être mécanique qui était comme la synthèse de toutes les forces naturelles. . . . son rêve insensé de domination universelle, il allait le réaliser. Il avait créé le levier qu'Archimède demandait pour soulever le monde ; puis un beau jour, la trahison de deux hommes à qui il s'était fié avait brisé l'instrument dans ses mains, et, depuis ce jour, il n'était plus soutenu que par l'espoir de la vengeance. . . . Et pendant que les rapides coursiers volaient dans le steppe, deux noms revenaient sans cesse sur les lèvres du capitaine Rouge : Ivanowitch. . . . Holloway !

Sur le soir, comme on cherchait un lieu propice pour camper pendant quelques heures, un Tabountchik, qui s'était un peu écarté, revint, pâle d'émotion, raconter qu'il avait trouvé les restes de la caravane qui, quelque temps auparavant, s'était perdue dans le désert ; à un demi-verste de là, en